

## Le marcheur de la nuit.

À la *benna* Pera de la *Mottuaz amont*, la montagne est là-bas baignée de calme et de silence, qui tous deux donnent une belle force à l'atmosphère et au paysage, et plus encore quand vient la nuit. Silence seulement évincé quand siffle l'épervier, ou crient les choucas, ou encore que tombent les masses de glace du Charbonnel.

À la *benna* Pera, les visites étaient tout à fait rares, et le moindre passage devenait important. Les gens pouvaient y accéder par quatre voies. Du côté de la *Leuzette*, à l'est, arrivaient du sentier en lacets, les gens avec le mulet chargé du bât et des paniers, ou ceux qui parcouraient les montagnes et venaient du refuge d'Avérole pour aller à l'Ouille Allègre ou au Grand Fond – d'en haut, le plus fréquent, c'était quelqu'un qui descendait de la *benna* Pautas, du *Ballégn* – de l'aval, à l'Ouest, du côté de la *Mottuaz d'aval* venaient les gens de la Buffaz pour aller à Avérole, ou à *Entre-deux-Ris*, ou ceux qui voulaient rejoindre le refuge d'Avérole - d'en bas, du Plan de l'Arcelle, tout droit derrière les Vincendières, arrivaient les gens pour une courte visite aux bennes. Mais le plus marquant était le passage sous la *féma*, par quelque soir d'été, d'un de ces marcheurs piémontais, que j'avais baptisés "de la nuit" car ils traversaient la montagne de nuit, par le Collerin, pour aller de l'autre côté.

C'était toujours pour moi, enfant de 10 ou 12 ans, un moment de curiosité, de peur, que j'essayais de dissimuler, et de secrète envie de faire de même, un jour, et de marcher la nuit, sans chercher à savoir si j'étais capable d'aller vraiment loin, disons comme ça, jusqu'au fond des pâturages !

En premier, sans que la tête du marcheur ne soit visible en-dessous du mamelon du *pré de benna*, le chien sentait la présence de l'homme et aboyait. Et puis lentement, comme s'il s'agissait tout à fait d'un spectacle, la tête de l'homme et le sommet de son sac à dos, sortaient petit à petit de la crête du mamelon, dans un mouvement de balancement d'avant en arrière, très régulier, selon le pas de l'homme. Enfin le sac, l'énorme sac se voyait en entier, et l'homme avec le sac, et l'homme avec sa connaissance de la montagne, et sa volonté d'arriver à temps de l'autre côté, marchait bien campé, d'un pas long et cadencé, comme s'il s'agissait d'une belle mécanique.

Maintenant, le chien se taisait.

« *Bondzor, bondzor* » « *Buon giorno, buona sera* », l'homme passait à la limite basse de la *féma*, sans s'arrêter, et même si le marcheur allait doucement, son pas long le portait déjà à la Grosse Roche, prêt à passer derrière la crête. Alors je touchais la tête du chien, la *féma* redevenait comme elle était avant, le spectacle était fini, et la nuit était déjà là.

Retournant à la *benna*, j'étais encore pour toute la soirée avec ce "marcheur de la nuit" dans la tête, qui après la *Grosse Roche* passerait, toujours seul, sous les *Drailles*, sous le *Pélliévo de la Bariotte*, puis à *Moro Riond*, au *Plan des Citernes* et puis, à travers les pentes et les pierriers des *Tzalingtzoss* déserts, et serait à peu près au Collerin, à minuit.

Pendant ce temps, le silence et la nuit avaient déjà repris toute la *benna* et la montagne...

*Pierre Boniface*